

—Tais-toi ! tais-toi ! répéta le misérable. Tais-toi ! je le veux, je l'ordonne !

—Je n'ajouterais pas un mot, mais à l'impression produite sur toi par ce songe insensé, juge de ce que j'ai dû souffrir. Paul Harmant courba la tête. En écoutant, haletant, éperdu, le récit de sa fille, il y trouvait une étrange, une incompréhensible coïncidence avec le rêve qu'il avait fait lui-même, et la fièvre qui brûlait les veines de Mary s'allumait dans les siennes. Il s'approcha de la jeune malade, et l'embrassa longuement.

—Tu sors ? lui demanda-t-elle

—Non. Je vais dans mon cabinet de travail.

—Oh ! tant mieux, père.

—Pourquoi tant mieux ?

—Tu ne peux te figurer combien j'aurais peur aujourd'hui, si je restais seule à l'hôtel !

Paul Harmant ne répondit pas et quitta la salle à manger. Après avoir refermé sur lui la porte du cabinet de travail, il se laissa tomber sur un fauteuil, et le visage bouleversé, le regard vague, il se plongea dans une rêverie profonde et sombre.

* * *

En quittant le "Rendez-vous des boulangers," tandis que tous ceux qui l'aimaient protégeaient sa fuite, Jeanne à moitié folle avait marché, ou plutôt couru, droit devant elle, au hasard. Elle ne pensait pas. Il lui semblait qu'une sorte de brouillard remplissait son cerveau. Les cris d'Ovide Soliveau, ses divagations, ses menaces, les paroles des agents, les murmures des compagnons irrités, bruissaient encore à ses oreilles. Elle gagna les quais et les suivit dans la direction de Passy. En arrivant, épuisée de fatigue, hors d'haleine, à l'esplanade des Invalides, la porteuse de pain se laissa tomber sur un banc et promena autour d'elle un long regard craintif.

CVI

La pauvre Jeanne tremblait de voir apparaître soudainement à ses côtés les deux hommes qui avaient prononcé son nom et qui avaient voulu l'arrêter. Au bout de quelques secondes, voyant qu'elle n'était point poursuivie, elle se sentit plus calme, il lui redevint possible de réfléchir. Sa première pensée fut pour Lucie, pour sa fille. Ne pourrait-elle donc plus la revoir ? Dieu ne lui aurait permis de retrouver un de ses deux enfants que pour lui donner l'immense douleur d'en être séparée de nouveau. La porteuse de pain eut un moment de découragement absolu, de désespoir sans bornes.

—Tout est fini pour moi ! se dit-elle. On sait que je suis à Paris. On saura bien vite où je travaillais. On connaîtra ma demeure. Les policiers vont se mettre à ma recherche, et si je ne veux pas rentrer dans une maison centrale, je ne dois plus retourner au quai Bourbon. Je vais être obligée de me cacher de nouveau, fuir encore, de m'éloigner de mon enfant. Ma vie sera toujours maudite.

Jeanne avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine. Elle la releva brusquement.

—Mais Jacques Garaud est vivant, cet homme l'a dit, murmura-t-elle tout à coup. Jacques Garaud se dissimule sous le nom de Paul Harmant. Cet homme ne mentait pas. A cette heure il est certainement arrêté. Il parlera, il nommera son complice. Alors on saura que j'ai été condamnée injustement, et je pourrai rester libre, revoir ma fille, ma Lucie bien-aimée. Oui, mais si Jacques Garaud, averti à temps, trouvait moyen d'échapper à la justice par la fuite ! Si ce misérable, qui a voulu me tuer il y a quelques jours, et qui voulait aujourd'hui m'enligner pour me contraindre à me dénoncer moi-même, n'était pas arrêté, ou s'il rétractait ce qu'il a dit, où trouverais-je des preuves, moi ? J'aurais beau crier : "C'est Jacques Garaud !" Il répondrait : "Je suis Paul Harmant !" Et ce n'est pas moi, moi l'évadée de Clermont, qu'on croirait ! C'est lui, l'homme important, lui, le millionnaire ! Mon Dieu, prenez pitié de moi ! Conseillez-moi ! Guidez-moi !

Et Jeanne se mit à pleurer à chaudes larmes. Deux sergents de ville l'observaient de loin depuis un instant. Son attitude brisée, ses gestes de désespoir, les intriguèrent. Ils s'approchèrent doucement de la porteuse de pain sans attirer son attention, et l'un d'eux lui posa sa main sur l'épaule. Jeanne tressaillit, leva les yeux, reconnut l'uniforme des gardiens de la paix et se mit à trembler.

—Qu'avez-vous, ma brave femme ? Etes-vous malade ? demanda celui qui venait de lui causer une si grande frayeur.

A la manière dont ces mots furent prononcés, Jeanne devina qu'on ne savait qui elle était et qu'on ne lui voulait pas de mal, mais elle comprit en même temps qu'il fallait répondre sans hésiter sous peine d'attirer des soupçons sur elle. Aussi s'empressa-t-elle de répliquer :

—J'ai du chagrin, monsieur, un grand chagrin.

—Eh bien, ma brave femme, il faut rentrer chez vous

—Oui, monsieur.

Jeanne quitta le banc sur lequel elle était assise et se remit à marcher. Le pont des Invalides était devant elle. Elle le prit, se trouva dans les Champs-Élysées qu'elle remonta jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, suivit machinalement l'avenue du Bois-de-Boulogne et s'engagea dans le bois. La nuit venait. La porteuse de pain se laissa tomber sur le gazon, sous les arbres, et donna de nouveau un libre cours à ses pleurs. Cette fuite lui remettait en mémoire ce qui s'était passé vingt-et-une années auparavant, quand, tenant par la main son petit Georges, elle s'éloignait, à travers les ténèbres, de l'usine d'Alfortville en feu. Elle revit les gendarmes qui l'arrêtaient dans le jardin du presbytère de Chevry. Elle revit la cour d'assises, la Salpêtrière, la maison centrale, et sa seconde fuite, sous la neige. Prise de vertige alors, Jeanne s'évanouit. Lorsqu'elle se ranima, la nuit était profonde. Elle se leva.

—Dans ce bois il doit y avoir des gardes, se dit-elle. On

pourrait me demander d'où je viens, où je vais. Il faut en sortir.

Elle prit un sentier qui la conduisit à une allée large que bordaient de grands arbres. Sans savoir où aboutissait cette allée, elle la suivit ; mais d'autres avenues se greffaient sur celle-là et, après avoir marché toute la nuit, elle se trouvait à la lisière de la plaine de Longchamps quand arriva l'aube du jour. Alors elle cotoya la Seine dans la direction du pont de Neuilly. Ses forces l'abandonnaient ; elle ressentait les premières atteintes de la faim. Outre les deux cents francs en or remis par la patronne du "Rendez-vous des boulangers," Jeanne avait dans sa poche une dizaine de francs en menu monnaie. Quand elle arriva au pont de Neuilly, les boutiques s'ouvraient. Elle entra chez un marchand de vin, se fit servir un peu de viande froide et de pain, mangea lentement et resta longtemps assise, jetant un regard sombre à l'eau qui coulait devant elle.

—Mourir, murmura-t-elle tout à coup. N'y a-t-il donc plus que cela pour moi, à cette heure ? Quoi, j'abandonnerais l'enfant retrouvée déjà ! J'oubliais que j'en ai un autre à retrouver encore ! Je me réfugierai dans l'éternel sommeil, laissant Jacques Garand impuni, libre d'aimer sa fille et de lui donner pour mari l'homme dont il a tué le père ! Non ! non ! ce serait lâche ! Cela ne sera pas !

Et Jeanne se leva, ravivée, transfigurée.

—Suis-je loin de Courbevoie ? demanda-t-elle à la servante du marchand de vin

—Non, madame. Courbevoie est de l'autre côté du pont.

—Connaissez-vous l'usine de monsieur Paul Harmant ?

—Si je la connais ! Je crois bien ! On la voit d'ici.

Tenez, c'est sur la berge, presque en face. Et la servante indiquait du doigt les vastes bâtiments de la fabrique, les hautes cheminées de briques que couronnait un panache de fumée. Jeanne remercia, partit, traversa le pont et gagna l'usine. La petite porte placée près de la grande était close. Elle sonna. Une femme vint ouvrir et demanda :

—Que voulez-vous, madame ?

—Je voudrais parler à monsieur Paul Harmant.

—Vous arrivez trop tard. Monsieur Paul Harmant est venu ce matin, mais il est reparti tout à l'heure.

—Pour où ?

—Pour Paris. Si vous avez besoin de le voir, allez rue Murillo. Tout le monde vous indiquera son hôtel.

—J'y vais.

Jeanne se dirigea vers Paris. Elle avait pris une résolution terrible. Une heure après, elle sonnait à la porte de l'hôtel du millionnaire.

* * *

Depuis le moment où nous l'avons vu s'enfermer dans son cabinet de travail, le père de Mary n'avait point quitté l'attitude prise par lui en y entrant. Son esprit allait tour à tour avec épouvante du passé au présent et du présent à l'avenir. La pensée de l'avenir surtout l'obsédait. L'avenir n'était-il pas indiqué par le rêve de sa fille, ce rêve étrange et effrayable qui lui rappelait le sien, ce rêve dont chaque détail produisait sur lui l'effet d'un glas funèbre, ce rêve qui le conduisait à la dernière étape de sa vie en lui montrant un cadavre sans tête. Un coup frappé discrètement à la porte le tira de ses préoccupations sinistres. Il se redressa et cria d'entrer. Le valet de chambre parut.

—Qu'y a-t-il, Théodore ? lui demanda l'industriel d'une voix altérée par la fièvre.

—C'est une femme d'un certain âge qui désire voir monsieur. Elle vient, dit-elle, de Courbevoie, où elle espérait rencontrer monsieur.

—Que me veut cette femme ?

—Elle ne peut, paraît-il l'apprendre qu'à monsieur.

—A-t-elle dit son nom ?

—Elle a dit simplement qu'elle venait de la part de monsieur Ovide.

En entendant ce nom, Paul Harmant eut quelque peine à cacher son trouble.

Le valet de chambre attendait la réponse de son maître. Paul Harmant lui dit après un instant de réflexion :

—Faites entrer cette femme.

Le millionnaire, tournant le dos à la porte, s'occupait à mettre hors de vue divers papiers placés sur son bureau. Le valet de chambre introduisit la visiteuse et se retira en refermant la porte derrière elle. Paul Harmant se retourna pour voir quelle personne Ovide Soliveau lui envoyait. Soudain il poussa un cri sourd, et, livide, terrifié, les yeux hagards, il recula jusque dans un angle de la pièce. Il avait devant lui maman Lison, la porteuse de pain, maman Lison qu'Ovide prétendait avoir écrasée sous l'échafaudage de la rue Git-le-Cœur !

CVII

Jeanne Fortier, debout et menaçante, étendit vers lui la main

—Ah ! dit-elle d'une voix basse et lente, votre terreur vous accuse ! Elle me prouve que c'est par votre ordre qu'on a voulu m'assassiner !

L'ex-contremaître d'Alfortville crut sentir en ce moment la folie envahir son cerveau. Il comprit, que s'il ne faisait pas tête à l'orage, il était perdu, et, marchant vers Jeanne, il s'écria :

—Vous, malheureuse ! vous ici !

—Oui, moi ! Ah ! vous ne vous attendiez guère à me voir, n'est-ce pas ?

—Je l'avoue ! je ne pouvais vous croire autant d'audace ! Que venez-vous faire dans ma maison ?

—Vous osez le demander ! En me voyant n'avez-vous pas compris qu'enfin j'ai soulevé le masque qui vous cache depuis si longtemps !

Le faux Paul Harmant haussa les épaules.

—Cette femme est folle ! murmura-t-il.

—Folle ! répéta Jeanne, oui, j'ai été folle pendant dix

années, mais Dieu a daigné me rendre la raison pour me permettre d'arriver au but de ma vie ! Ce que je viens faire ici ? Je viens vous demander compte de ce que j'ai souffert depuis vingt-et-un ans, Jacques Garaud !

Le millionnaire feignit l'étonnement.

—Jacques Garaud ? répéta-il ; quel est ce nom ?

—C'est le vôtre !

—Le monde entier sait que je m'appelle Paul Harmant.

—J'apprendrai au monde entier que vous vous appelez Jacques Garaud !

—Je vous répète que vous êtes folle, Lise Perrin.

—Je ne suis point Lise Perrin. Je suis Jeanne Fortier, votre victime ! Jeanne Fortier, condamnée à votre place.

—Un mot de plus et je sonne pour vous faire chasser d'ici.

—Sonne donc, misérable ! Si tu sonnes, on viendra, et je dirai à tes valets qui je suis et qui tu es !

—Taisez-vous !

—Je ne me tairai pas ! Dénoncée par toi et ton complice, on me cherche, on me traque ! Je suis venue ici, chez toi, pour que la police puisse nous arrêter ensemble ! Une fois pris, il te faudra bien avouer que tu es l'unique auteur du crime d'Alfortville, et que depuis tu as voulu faire tuer ma fille, ma Lucie, et me faire assassiner moi-même !

Jacques Garaud allait répondre, il n'en eut pas le temps. La porte s'ouvrit brusquement et Mary, livide et chancelante, parut sur le seuil

—Que se passe-t-il donc, mon père ? demanda-t-elle d'une voix éteinte. Il m'a semblé qu'on parlait bien haut.

Le millionnaire s'élança vers Mary avec un geste de désespoir.

—Mon enfant chérie, lui répondit-il en essayant de la repousser hors du cabinet, va-t'en, éloigne-toi, cette femme est folle. Elle insulte, elle s'empare, elle menace.

—Eh bien ! mon père, il faut appeler, il faut qu'on vienne et qu'on la chasse de notre maison.

—J'attends, dit Jeanne.

Mary s'approcha d'elle et lui adressa ces mots :

—Qui êtes-vous ?

—Demandez cela à votre père.

—Que voulez-vous ?

—Qu'on arrête cet homme avec moi, et que justice soit faite !

—Tu vois bien qu'elle est folle ! s'écria Paul Harmant.

—Vous voyez bien que vous n'osez pas appeler ! répliqua Jeanne. L'un de nous deux a peur, et ce n'est pas moi !

—Sonnez donc, mon père ! sonnez donc ! reprit la jeune fille.

Le millionnaire restait muet et immobile. Mary le regardait avec stupeur.

—Mais pourquoi donc ne sonnez-vous pas ? demanda-t-elle.

L'évadée de Clermont poussa un éclat de rire sinistre.

—Je vous l'ai dit, fit-elle ensuite, parce qu'il a peur.

—Eh bien ! je sonnerai, moi !

Et la fille de Paul Harmant se dirigea vers la cheminée, aussi vite que le lui permit sa faiblesse.

—Mary, Mary, balbutia le misérable en l'arrêtant du geste, non, non. N'appelle pas, ne sonne pas.

L'enfant se retourna vers son père.

—Pourquoi donc ? répéta-t-elle.

—C'est moi qui vais répondre, dit Jeanne Fortier, il ne veut pas qu'on sache que Paul Harmant est Jacques Garaud, le voleur, l'incendiaire et l'assassin !

—Silence, malheureuse ! silence ! bégaya l'industriel.

Mais Jeanne continua :

—Après vingt-et-un ans de ténèbres et d'impunité, il sait que la lumière va briller, enfin, que la justice aura son tour, et il tremble.

—Ah ! tais-toi ! tais-toi ! cria Paul Harmant en s'élançant sur Jeanne, tais-toi ou sinon...

Mais déjà Mary s'était jetée entre lui et la visiteuse.

—Je veux que cette femme parle ! dit-elle. La violence ne prouve rien ! si elle ment, vous lui répondrez.

Dompté par le regard de sa fille, et la tête, d'ailleurs, absolument perdue, le millionnaire se laissa tomber sur un fauteuil. L'évadée de Clermont poursuivit :

—Il y a vingt-et-un ans, cet homme a volé, incendié, assassiné, et joignant à tant de crimes un crime plus lâche encore, peut-être, a fait croire à sa mort héroïque et m'a laissée condamner à sa place ; puis, couvert du sang de la victime dont il emportait les dépouilles, il a pris un faux nom et il a épousé votre mère !

—Tais-toi ! tais-toi ! dit Mary Paul Harmant.

—Parlez ! je le veux ! dit Mary pour la seconde fois.

—En Amérique il fit une immense fortune, continua la porteuse de pain, et il revint vivre heureux en France, tandis que j'agonisais lentement en prison. Je voulais, avant de mourir, revoir mes enfants, séparés de moi, perdus pour moi à la suite du grand désastre qui m'avait accablée. Je m'évadai et je me mis à leur recherche. Lui aussi les cherchait, le misérable, et le hasard le mit d'abord en face du fils de l'homme assassiné par lui jadis. Lucien Labroue, qu'il voulait vous donner pour mari.

La jeune fille poussa un gémissement sourd et regarda son père qui détournait la tête.

—Lucien Labroue aimait ma fille, poursuit Jeanne, et pour lui arracher du cœur cet amour, votre père eut l'audace infâme de lui dire : " Celle que vous aimez est la fille de la misérable créature qui a tué votre père ! "

—C'est horrible ! balbutia Mary en cachant son visage dans ses mains.

—Oui, bien horrible, n'est-ce pas ? Voilà ce qu'a fait cet homme, voilà pourquoi il tremble devant moi ; voilà pourquoi il vous a empêchée, tout à l'heure, de sonner vos gens ! Allons, Jacques Garaud, lève-toi et dis à ta fille que je n'ai pas menti, que tu es bien le voleur, l'incendiaire, l'assassin d'Alfortville !